

VILLA
ANIMA

Direction des publications : Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder

Suivi éditorial et maquette : Caroline Merceron

Relecture éditoriale : Alice Darondeau

Correction : Maud Placines Charier

Conception graphique : Tiphaine Rautureau

Illustration de couverture : Vincent Roché

Typographie : Greco Roman Lubed Wrestling – Timmy Wakefield

WWW.GULFSTREAM.FR

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2021

ISBN : 978-2-35488-922-7

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Gulf stream éditeur

MATHILDE
MARAS

VILLA
ANIMA

ÉC//OS

PROLOGUE

Ma mère me racontait autrefois le conte des loups de sa contrée natale. Elle tenait ce récit de ses grands-parents, qui eux-mêmes l'avaient entendu dans leur village niché dans les montagnes du sud, ce Sud lointain que j'avais à peine connu.

C'était l'histoire d'un chasseur et d'une louve. Repoussés des plaines et forêts feuillues par les cultures intensives ainsi que le déboisement, les prédateurs, en ce temps-là, menaçaient les troupeaux qui paissaient en altitude. Les loups remontaient dans les chaînes montagneuses et s'en prenaient aux cheptels. Les chasseurs commencèrent alors à poser des pièges.

Un soir, une jeune louve solitaire à la robe d'argent, dont la meute avait été décimée par un vieux et cruel chasseur, s'approcha d'une ferme. Les aboiements des chiens la dissuadèrent de passer à l'attaque, et elle se retira sous un bosquet. Sa patte se posa sur un morceau de métal, un déclic se fit entendre, et les mâchoires du piège se refermèrent sur elle.

VILLA ANIMA

La louve grise ne poussa pas une plainte. Le moindre son aurait alerté le fermier, et l'aurait condamnée. Toute la nuit durant, elle chercha un moyen de s'échapper.

Le lendemain matin, le vieux chasseur vint relever ses pièges. À côté de la ferme, il découvrit un spectacle qui lui fit lâcher son fusil. Près de son piège aux mâchoires closes subsistait une petite chose rougie. En s'approchant, il vit une patte ensanglantée, rongée jusqu'à l'os à coups de dent.

Le temps que le chasseur comprenne ce qu'il avait sous les yeux, la louve aux babines humides surgit de l'ombre. Tous crocs dehors, elle lui sauta au visage. L'homme et l'animal roulèrent sur le tapis d'épines.

À la fin du combat, la louve grise se retira dans la forêt, claudiquant, mais la tête haute. Le chasseur demeura à terre jusqu'à ce que le fermier le trouve, avec, au visage, la marque indélébile des crocs de la bête.

Ma mère me racontait cette histoire pour me rappeler que la liberté valait toutes les épreuves. Défendre sa liberté nécessitait des sacrifices qui nous rendaient plus féroces. Le prix à payer pour celui qui la volait serait toujours le plus lourd.

CHAPITRE 1

LA COQUILLE SE FENDILLE

Les bottines de la jeune fille claquaient dans les flaques tandis qu'elle empruntait la rue des meuniers. Traversant d'un pas énergique la chaussée, elle fit un bond de côté pour éviter un cavalier et s'engagea dans l'artère principale du village.

Balançant l'ourlet de sa robe, le pied agile, elle descendit du trottoir, se glissa dans une venelle et poussa la porte de la maisonnette ouvrière qu'elle partageait avec ses parents et ses deux sœurs. Leur logis ne payait pas de mine, mais elles avaient un toit sur la tête et des murs solides pour les protéger des assauts venteux de ce début d'automne. Le moellonnage apparent et les pavés défoncés lui donnaient quelquefois le sentiment de vivre dans une arrière-boutique.

Magdalène poussa le fragile panneau de bois, le referma, repoussa les torchons qui obstruaient le pas de la porte. Tous les moyens étaient bons pour se défendre du froid qui s'insinuait dans chaque interstice. Ils avaient fait réparer la charpente et la toiture l'année dernière – toujours avec

VILLA ANIMA

les moyens du bord, c'est-à-dire l'aide de leurs voisins directs –, les bardages et châssis attendraient encore.

— Bonjour, maman.

Elle rejoignit sa mère près du poêle où tressautaient des marrons chauds, l'embrassa. Son étreinte chassa les dernières bribes d'automne de l'esprit de Magda.

Son père, Henrik, avait quitté la maison des semaines plus tôt, envoyé sur un chantier à l'extrême nord de l'empire.

— Je t'ai apporté ça.

L'adolescente posa le sac de toile qu'elle portait en bandoulière sur la table de la cuisine, dont chaque pied provenait d'un meuble différent. Elle défit le nœud qui le retenait et présenta à sa mère les fruits de sa cueillette, l'équivalent de trois pleines poignées de champignons des bois.

— Tu en as trouvé beaucoup, apprécia sa mère en commençant déjà à les trier.

Magda acquiesça, puis elle s'enquit de ses sœurs :

— Paula et Chiara sont déjà là ?

— Oui, elles sont dans la chambre.

Aussitôt mentionnée, Chiara appela vivement son aînée depuis la cage d'escalier.

— S'teu plaît, Mag, viens m'aider !

— Je viens, je viens, soupira la principale intéressée.

De quatre ans sa cadette, Chiara l'attendait de pied ferme en haut des marches. Magda se débarrassa de son châle qu'elle laissa choir sur la rampe d'escalier.

— Je suis là, arrête de crier.

— Il y a encore des mouches dans la chambre et j'arrive pas à les attraper, expliqua Chiara.

LA COQUILLE SE FENDILLE

L'adolescente dépassa sa petite sœur, avec laquelle elle partageait les mêmes cheveux noir de jais, la même carnation ensoleillée qui lui valaient les regards désapprobateurs de ses camarades de classe et des professeurs. Leur mère, Cassia, n'était pas originaire des provinces d'Eau-Forte. Elle avait rencontré leur père loin au sud, là où le soleil vous réchauffait toute l'année, où les rues étaient parcourues de chansons et où les légumes des maraîchers brillaient tant qu'on s'y mirait.

Magda conservait peu de souvenirs d'Hélienne, la ville australe qui l'avait vue naître. Le soleil radieux et l'air parfumé à l'iode marin ne suffisant pas à remédier à la pauvreté ni à la menace de famine, son travail terminé, son père les emmena chez lui. À Eau-Noire, village dans lequel ils vivaient encore aujourd'hui, Magda avait découvert le froid caverneux du Nord, l'humidité et la domination des visages pâles.

Ce fut en entrant à l'école qu'elle fit pour la première fois l'expérience du regard des autres. Vingt têtes se tournèrent dans sa direction dès le seuil de la salle de classe franchi. Les élèves regardaient sa chevelure noir d'encre, sa peau qui gardait, malgré le manque d'ensoleillement, l'or de sa contrée de naissance, et ses yeux, comme deux onyx. Ignorant le concept d'animosité, elle se présenta, déterminée à s'intégrer. Avec le sourire, elle s'assit, écouta, nota, répondit à l'institutrice. Avec le sourire encore, elle gagna la cour de récréation. Avec des larmes, elle perdit ses premières illusions.

Il ne faisait pas bon être différent à Eau-Noire.

À seize ans, sans pleurs mais revêtue d'une carapace en acier trempé, Magda avait terminé l'école avec

VILLA ANIMA

d'excellents résultats obtenus à force d'étude assidue, comptait quelques amies et travaillait dans une boutique de couture pour subvenir aux besoins de sa famille. La vie était dure, et rudes étaient les mots qui percutaient son armure. Magda se serait effondrée depuis longtemps si elle n'avait eu l'amour de ses parents et deux sœurs, de douze et neuf ans, à protéger. Elle ne voulait pas que Chiara et Paula subissent les mêmes railleries et discours haineux que ceux dont elle faisait l'objet. Elle était l'aînée, elle avait un devoir à accomplir, celui-ci consistait à défendre ses cadettes et à faire du mieux qu'elle pouvait pour leur ouvrir une voie plus facile.

Avec le temps, Magda avait vu la jalousie s'ajouter à la haine.

Quand une mère dit à sa fille qu'elle est la plus jolie, son amour parle. Dans le cas de Magda, elle l'avait découvert à ses dépens, très jeune, cela relevait de la stricte vérité. Magda était belle, mais pas de cette beauté aristocrate, menton levé, boucles pleines et soyeuses. Magda possédait une beauté étrangère qui faisait se retourner les hommes sur son passage et cracher des mots de haine dans le caniveau. Un brin d'exotisme, au regard de ces populations nordiques, un caractère affirmé comme un parapluie de fer sous l'averse d'insultes, la démarche souple et rythmée : Magda se savait l'objet des discussions de tout ce qu'Eau-Noire comptait de femmes jalouses et ravagées par l'hiver.

Un soir de juin, jupe lissée et nattes serrées, Magda avait, à l'aube de ses treize ans, fait la rencontre de la mâle désillusion sur le chemin de l'école. Un groupe de jeunes hommes, même pas vingt ans, suivant ses pas, promirent de lui faire connaître la clef du bonheur. Incrédule, Magda

pressa l'allure. Elle rentra chez elle et raconta, honteuse, l'événement devant sa mère horrifiée, qui plaqua aussitôt les mains sur les oreilles de Chiara. Cassia se jura de retrouver ces garçons mal éduqués, de parler à leurs parents. « Comportement inacceptable ! », « Juste une enfant ! »

Quelques discussions plus tard, sa mère la mit en garde. Prévenir Magda de ce que le monde réservait de paroles méprisantes et d'inégalités aux jeunes filles fut une déchirure, mais elle s'y attela. Magda écouta, réfléchit, intégra l'information. Elle ne s'y ferait pas prendre deux fois. Parée, elle reprit le cours de sa vie, retrouva les bancs de l'école et traversa les années sans s'appesantir sur les « fanfarons sans éducation », comme les appelait trop gentiment sa mère, mais auxquels Magda réservait des noms bien plus fleuris.

Entre les jalousies et les mots crus, d'autres auraient considéré cette beauté d'ailleurs comme une malédiction. À seize ans, Magda savait que la salissure de l'envie allait bien plus loin que l'insulte.

Elle vivait dans un pays où seule une poignée de femmes pouvait prétendre à la liberté. La liberté de grandir, d'étudier en toute quiétude, la liberté d'évoluer, d'aimer, ou de fonder une famille comme elles l'entendaient. Si tel était leur désir.

La Main gouvernait tout. Leur vie, leurs choix, leur corps.

La Main était tout. La force qui régnait sur l'empire, l'œil qui les observait et l'idole que l'on priait.

La Main était une, en la personne de l'empereur. Et la Main était multiple, incarnée par le haut conseil, composé des détenteurs de l'écharpe bleue.

VILLA ANIMA

Suivant le même chemin que les autres femmes dépourvues d'écharpes, Magda épouserait un homme de son village et serait mère au foyer et aux fourneaux. Telle était la loi de l'empire.

Si seulement la Main pouvait desserrer son emprise sur ses citoyens, rien qu'un peu.

Magda se mordit la lèvre pour faire cesser ses jérémiades internes. Elle s'était toujours promis que, le moment venu, elle trouverait une solution.

Le moment était venu, mais elle était à court d'options.

Une fois sa sœur calmée, elle parlerait à Abel. Elle avait besoin de son soutien, de sa voix, de sa présence...

— Mag ! S'teu plaît !

— C'est bon, c'est bon, je m'en occupe.

Chiara détestait les insectes. Alors Magda en débarrassait la maison, avec pragmatisme. Si cela suffisait au bonheur de sa petite sœur, c'était une bien maigre peine. Guêpes et coléoptères, rien ne lui échappait. Même les araignées n'avaient pas assez de leurs huit pattes pour s'enfuir.

Elle prit Chiara par les épaules, la poussa sur le côté et entra dans la chambre. Les deux lits étaient faits et la pièce dépoussiérée. Assise à même le sol, Paula les observait en jouant avec une poupée de chiffon. Magda se tut et perçut le vrombissement de deux grosses mouches ayant miraculeusement survécu aux premières gelées.

— J'arrive pas à... balbutia Chiara.

— Chut, fit Magda en posant un doigt sur ses lèvres. J'ai besoin de concentration.

Les poings sur les hanches, Chiara fixa son aînée en silence. Magda cultivait ses réflexes comme d'autres

leur jardin. Peu de gens de son âge avaient son habileté. L'adolescente sourit à sa cadette, sans un regard pour les diptères qui continuaient à vrombir comme une locomotive.

— Observe attentivement.

Habitée au petit numéro de sa grande sœur, Chiara roula des yeux. Au contraire de Paula, qui cessa de jouer avec sa poupée pour la regarder faire.

Une fraction de seconde et les mouches n'étaient plus qu'une.

La première, emprisonnée dans la main droite de Magda qui l'avait saisie au vol sans même suivre sa trajectoire du regard, grondait furieusement en tentant de se libérer.

— Et maintenant, la deuxième.

Un sourire hilare se dessina sur le visage de Chiara. Pour un peu, elle aurait applaudi. C'était toujours le même spectacle. Personne n'avait les réflexes de Magda.

D'un geste aussi vif que le premier, Magda tendit le bras. Et soudain le silence se fit dans la chambre, seulement troublé par les ronflements plaintifs des mouches capturées.

— Et voilà !

Cette fois, Chiara applaudit.

— La prochaine fois, apprends-moi ! s'écria-t-elle.

Magda rigola franchement.

— Je te le montre à chaque fois ! Depuis le temps, tu devrais savoir comment faire !

Chiara lui tira la langue et s'enfuit.

Magda, une mouche dans chaque main, descendit les escaliers, se pencha par la fenêtre et relâcha les deux

VILLA ANIMA

bestes, même si celles-ci ne résisteraient pas longtemps à l'automne d'Eau-Noire. Sa tâche accomplie, elle frotta ses mains sur sa robe de laine. Sa mère lui proposa des marrons chauds. Magda déclina.

— Tu vas encore sortir ? demanda Cassia.

— Oui, je voudrais juste faire un tour... voir Maudette peut-être, et...

— Tu étais encore malade il y a deux jours, tu devrais te ménager, il fait de plus en plus froid.

— Ça va, je vais mieux maintenant.

Elle déposa un baiser sur la joue de Cassia.

— Je reviendrai vite. Donne ma part de marrons à Chiara et à Paula, elles adorent ça.

Avec un clin d'œil, elle disparut dans l'embrasure de la porte. Alors qu'elle faisait un premier pas dans la rue, elle entendit sa mère replacer les torchons pour éviter les courants d'air.

Magda abandonna son masque de bonne humeur. Il fallait qu'elle voie Abel. Le temps pressait. Surtout quand la Main étendait sur vous son ombre autoritaire.

La jeune fille se mit à courir.

Elle dépassa l'étal du tanneur et déboucha dans une artère plus fréquentée. Elle vit à peine les affiches qui pullulaient désormais dans le village : un portrait en buste du feu duc des provinces d'Eau-Forte, dont faisait partie Eau-Noire. Sur les épaules du défunt s'étalait une écharpe spirituelle. Même si les affiches étaient en noir et blanc, Magda connaissait la vraie couleur de l'écharpe : bleue.

À mesure qu'elle se rapprochait d'Abel, son cœur s'emballait. Il avait promis qu'il serait là, qu'il l'attendrait. Elle ne craignait pas de le voir disparaître, ni les mots

qu'il prononcerait. Elle craignait de voir sur son visage la déception, les regrets ou la colère, toutes ces émotions lointaines et tortueuses qui ne lui ressemblaient pas.

Si elle était la nuit, la créature mystérieuse qui attirait les regards et les envieux, Abel était le soleil. Il était le retour de la chaleur après un rude hiver, doux comme le printemps. Magda frissonnait à l'idée qu'elle l'avait peut-être brisé.

Non, ce n'est pas ta faute, ce n'est pas votre faute... Si seulement le monde était différent.

Elle avait rencontré Abel sur les bancs de l'école lorsque le père du garçon, directeur d'une manufacture textile, s'était implanté près d'Eau-Noire avec sa famille. Ils n'avaient que douze ans, mais dès la première rencontre, Magda fut captivée par la gentillesse de sa voix, l'or pâle de ses cheveux, l'attention portée à chacun de ses mots. Abel ne la jugeait pas sur son apparence, ses airs farouches ni sa langue bien pendue. Plus tard, il lui avouerait qu'elle avait exercé sur lui la même fascination. « Tu n'es pas comme les autres. Tu es mon amie. Je veux passer chaque jour à tes côtés. »

Déjà, à ce moment, ils souhaitaient grandir côte à côte, s'aimer, affronter la rudesse de la vie main dans la main. Magda avait trouvé en Abel plus qu'un compagnon, un baume sur ses blessures, un secret à chérir.

Secrète, leur relation l'était. Quel père laisserait son fils courtiser une étrangère sans ressources ? Abel possédait tout : une famille puissante, la richesse, la santé et un avenir. Aux yeux de ses parents, Magda ne représentait qu'une fille des bas quartiers, sans revenu, sans extraction, et qui, de plus, n'était pas du pays. Ils diraient tout au plus à

VILLA ANIMA

Abel de s'amuser avec elle avant de le marier à une cousine de Haute-Hâne, blanche comme neige, la peau fine comme du papier bible, un ange à sa mesure, dont la seule vocation serait d'être à son bras sur un portrait grandeur nature.

Magda jura entre ses dents. Que lui servait-il encore de ruminer sa colère ? Son destin était scellé, elle n'avait d'autre choix que de révéler son état. Peu importait qu'elle dévoile la vérité dès aujourd'hui ou attende le lendemain. Le temps lui-même jouait contre elle. Et personne, ni elle, ni Abel, ni leurs parents, ne pourraient rien y changer.

Elle ralentit pour éviter de se faire remarquer.

Depuis plusieurs mois, Magda et Abel se voyaient en cachette, dans une chambre derrière la boutique du fleuriste. Ils étaient jeunes et amoureux. Chaque baiser avait la force d'un ouragan, chaque toucher les frémissements du tonnerre avant que frappe la foudre. Peau nue, ils s'éveillaient aux caresses et à la chair. Leur amour avait écloso loin des regards. Magda et Abel se redécouvraient dans cette intimité nouvelle.

Comment pouvaient-ils croire, eux, des enfants, que le monde entier réprouvait leur amour ? Comment croire qu'il ne pouvait y avoir de relation charnelle qu'encadrée par la tradition et le mariage ? Souvent, les instants de bonheur laissaient place à l'amertume et au ressentiment. L'amertume de ne pouvoir s'aimer au grand jour, le ressentiment de se savoir condamnés par les enseignements de la Main.

Quand la vie devenait plus difficile encore, quand son armure ployait sous l'effort, Magda n'aspirait qu'à rester dans les bras d'Abel jusqu'à l'accalmie. Or, elle savait qu'il n'y aurait jamais de félicité, car le paradis des écritures

était celui que la Main leur offrait : un monde terrestre, dur, froid et sous contrôle. Ils devraient s'en contenter, ou mourir en essayant de lui échapper.

Dans ce pays ou dans un autre, rien ne les attendait.

Mais cette voie toute tracée et contrôlée, comme une vie sous une cloche de verre, ne suffisait pas à Magda. L'adolescence ne verrait pas la Main précipiter sa fin. Elle serait maîtresse de sa vie. Et tant pis si cela dérangeait ses parents, ceux d'Abel, Eau-Noire, ou même l'empire.

Magda ne demandait qu'à vivre libre, avec le garçon qu'elle aimait, dans un monde débarrassé des différences de classes, dans lequel les qualités de chacun prévalaient sur les origines et le genre. Était-ce trop demander, que de laisser les uns et les autres prendre leurs propres décisions... ? Pour beaucoup, la réponse tenait en un simple « oui ».

Vérifiant que personne ne la suivait, la jeune fille entra dans une mesure propre et s'annonça à une aïeule à moitié aveugle qui la remarqua à peine. Elle gravit les escaliers et s'arrêta devant la dernière porte du couloir. Derrière le battant de bois, elle entendait Abel, de sa démarche gracile, faire les cent pas. Elle l'imaginait, le regard ombré par ses longs cils, l'anxiété lui serrant la gorge.

Les doigts secoués de tremblements, elle posa la main sur la poignée de la porte et rassembla ses forces. S'il fallait se montrer courageuse, c'était maintenant.

Vas-y, tu n'as pas le choix, tu as été honnête avec lui, sois honnête avec toi-même.

Elle raffermi sa prise sur la poignée de fonte, la tourna lentement. La porte grinça sur ses gonds, un crissement long et aigu qui lui vrilla les oreilles.

VILLA ANIMA

Quand elle referma le battant derrière elle, la silhouette élancée d'Abel se découpa devant la fenêtre une seconde. L'instant d'après, elle était dans ses bras. L'adolescent la tint contre lui en silence, la tête enfouie dans ses cheveux noirs, les mains crispées sur ses épaules. Magda n'osait prononcer un mot. Au lieu de cela, elle noua ses bras autour du cou d'Abel et demeura dans cette position, parfaitement immobile.

— Tu vas bien ? murmura-t-il sans la lâcher.

Elle opina, pressant sa joue contre sa gorge.

Ils se séparèrent – trop tôt au goût de Magda, qui aurait préféré rester dans sa bulle d'amour et d'innocence quelques heures de plus – et Abel la tint à bout de bras.

— Tu as l'air fatiguée.

— Je vais bien, confirma Magda pour la seconde fois.

D'habitude, elle aimait ces moments où ils parlaient tout bas. Les chuchotements créaient une tendre proximité. Jamais elle n'aurait pu croire qu'ils deviendraient pour eux synonymes de peur.

— D'accord, fit-il.

Il avait le teint blême, des gestes fébriles.

— D'accord, répéta-t-il, l'air d'avoir besoin de se convaincre.

Il s'humecta les lèvres, s'écarta, pivota sur ses talons, revint vers Magda. Celle-ci tenta de réguler l'angoisse qui la tenaillait. Elle le prit par le coude et l'amena au lit. Ils s'assirent côte à côte sur le bord du matelas. Finalement, ils se regardèrent les yeux dans les yeux.

Alors Abel prit ses mains entre les siennes et les serra fort. Ses pouces dessinaient des petits ronds sur la peau dorée de Magda. Elle les vit alors pour la première fois

pour ce qu'ils étaient vraiment, elle et lui : deux enfants auxquels incombait une responsabilité bien trop lourde pour leurs frères épaulés.

— J'ai pris ma décision, commença-t-il. Enfin, j'aimerais... j'aimerais te dire... Si tu le veux, ce que je pourrais faire... pour nous...

Magda pressa ses doigts dans les siens pour lui donner du courage.

— Je vais prendre mes responsabilités.

Il déglutit.

— Cet enfant, c'est... ce sera aussi le mien... Et je t'aime... Je veux être à tes côtés, je veux que tu saches que je serai là pour toi, toujours, parce que ma vie sans toi... je saurais pas...

Elle s'était promis d'être forte mais les premières larmes lui piquaient déjà les yeux. Avalant sa salive, elle retint son chagrin. Que penseraient sa mère et ses sœurs si elle revenait les yeux rougis ? Cassia, Chiara et Paula savaient ses sentiments pour Abel. Mais pas pour leurs rencontres secrètes, ni pour...

Sa main se posa sur sa robe, à l'endroit de son ventre, et chiffonna la vieille laine.

— Tu as toujours été là pour moi, et moi je serai toujours là pour toi, parvint-elle à articuler.

Les sanglots menaçaient de la submerger. Une boule douloureuse lui nouait la gorge.

— J'ai peur... J'ai tellement peur, tu sais...

— Moi aussi, je suis là, tu n'es pas seule, on est ensemble...

Elle serra les dents. Retenir ses larmes tenait de la gageure, pleurer aurait été libérateur, ne serait-ce que quelques minutes.

VILLA ANIMA

Magda perdit toute notion du temps et, quand elle ouvrit les paupières de nouveau, Abel l'avait prise contre lui. Une chaleur rassurante irradiait de son corps trop mince, un peu osseux. Les mains du jeune homme caressaient les boucles souples de ses cheveux noirs. La peur quitta Magda et Abel pour un instant. Elle reviendrait bientôt, ils pouvaient la sentir, tapie.

— Mes parents s'opposeront à nous, mais je leur tiendrai tête. Je suis jeune, mais je serai bientôt un homme. Je suivrai des études, je reprendrai le travail de mon père, il n'a qu'un fils après tout. Ce ne sera pas facile pour nous, mais on restera ensemble, on tiendra bon. Je te le promets...

Les paroles d'Abel gagnant en intensité, Magda leva les yeux vers lui. Il déposa un baiser sur sa tempe, posa son front contre le sien.

— Je te chérirai jusqu'à la fin de mes jours.

Ses prunelles vertes étincelaient de conviction. Magda crut qu'elle allait se mettre à pleurer sous le coup de l'émotion. Les femmes enceintes, disait la Main, perdaient tout contrôle de leur caractère. Elle ne se souvenait pas de sa mère ayant des crises de larmes ou de folie mais, une fois encore, les dires de la Main faisaient loi.

— Merci... Je t'aime, Abel.

Son visage pâle, contracté par la tristesse, laissa entrevoir un sourire.

— Moi aussi...

— On va s'en sortir. On y arrivera, tant qu'on est tous les deux.

— Oui, ensemble.

À travers la fenêtre, elle aperçut le ciel gris qui s'assombrissait.

— Déjà... Il va falloir rentrer.

Abel poussa un gros soupir.

— Je vais parler à mes parents.

Le jeune homme pâlit encore plus si c'était possible. Le destin qui se profilait l'angoissait autant que Magda. S'il avait toujours imaginé son avenir entouré d'enfants rieurs, il n'était pas prêt, à seize ans, à être parent. Élever une famille devait être une joie et un accomplissement, une décision commune, pas une punition pour n'avoir pas été assez prudent.

Magda lui toucha la joue. Elle savait qu'aucune de ses paroles ne pourrait lui donner assez de courage pour affronter la colère de sa famille. La seule chose qu'elle pouvait faire pour lui était l'accompagner en pensée lorsqu'elle-même affronterait sa mère. Son cœur se serra à l'idée de décevoir Cassia. Rien ne serait pire que de voir l'espoir se déliter dans le regard de la femme qui l'avait mise au monde et élevée.

— J'y vais aussi... Je dois annoncer la nouvelle à maman.



Le cœur au bord des lèvres, Magda parcourait les mêmes rues que deux heures auparavant. Ses pieds traînaient sur les pavés humides, ses mains étaient enfoncées dans ses poches et l'ourlet de sa robe baignait dans les flaques. La boue du caniveau collait à ses bottes comme de la glaise noire.

Elle ne sortirait pas indemne de cette journée.

VILLA ANIMA

Chaque pas qui la rapprochait de la maison augmentait la douleur dans sa tête, ses doigts s'engourdisaient, la froidure traversait son épiderme jusqu'à ses os. Sa chair elle-même renâclait devant l'obstacle. À voix basse, elle s'excusait un millier de fois devant sa mère et ses sœurs. Elle espérait qu'elles seraient capables, un jour, de lui pardonner ses imprudences.

Magda bifurqua une dernière fois et se retrouva devant sa maisonnette. Pourrait-elle encore la considérer comme son foyer une fois le secret de son ventre révélé ? Elle espérait de toutes ses forces, sur tout ce qu'elle avait de plus cher, que demain encore elle demeure sous son toit trop fragile, entre ses murs nus, dans la chambre où elle dormait, chaque nuit depuis son enfance, entourée des siens.

Courage. N'abandonne pas. Ta vie n'est pas finie. Bats-toi.

Sa voix intérieure tentait de lui insuffler sa force. Mais Magda se crispait de plus en plus. Elle n'était plus qu'une ossature calcifiée, des articulations prises dans la glaise du trottoir.

Bats-toi.

D'un geste de la main, elle chassa ces injonctions. Se battre ? Contre qui, contre quoi ? Il n'y avait pas de combat à mener, juste l'évidence à accepter. L'évidence qu'elle ne ressentait que terreur et répulsion pour ce qui se formait au creux de ses reins, cette chose qu'elle ne pouvait appeler enfant. Elle aurait voulu se lacérer le ventre, se marteler de coups pour se punir. Pour punir cet être de s'en prendre à sa vie, à son corps.

Le rejet était quasi organique. Une colère incontrôlable,

une furie animale. Magda se sentait piégée, prise entre quatre murs, sans échappatoire. Cette grossesse imprévue la poussait dans une impasse. Sa seule option aurait été d'accepter la situation et de l'endurer alors que son corps et son cœur se cabraient.

Le soulagement apporté par le soutien d'Abel n'avait pas duré. D'autres auraient été heureuses à la perspective de ne pas se retrouver mère-fille, d'être épaulées par un compagnon aimant et assurées un avenir relativement confortable, en somme. Mais l'idée d'enfanter à seize ans, d'entrer de force dans l'âge adulte en entraînant Abel avec elle agissait comme un repoussoir.

Si seulement il était possible de fuir loin d'ici !

La jeune fille se mordit l'intérieur de la joue pour faire taire la petite voix qui lui soufflait qu'elle ne serait jamais acceptée, comprise... Qu'elle devienne jeune mère, jeune mariée, et le monde entier continuerait à la pointer du doigt.

Non, elle ne courrait pas loin d'Eau-Noire. Elle n'était pas une couarde qui partait la queue entre les jambes. Ses parents lui avaient appris à faire face en toutes circonstances. Alors Magda affronterait le futur, avec Abel si telle était sa volonté. Même sans lui, elle continuerait. Elle ne se laisserait pas abattre. Elle ne mettrait pas le genou à terre pour se soumettre aux diktats de la Main et de l'empire.

Je n'ai pas dit mon dernier mot, songea-t-elle.

En entrant dans la cuisine, elle fut percutée par la tête de Paula, qui l'embrassa avec brusquerie avant de monter dans la chambre, s'élançant dans l'escalier et manquant de peu de bousculer Cassia.

VILLA ANIMA

— Tu es revenue, constata sa mère en caressant les cheveux broussailleux de Paula au vol. Tu as l'air en colère.

— Maman... débuta Magda.

Elle serra les poings.

— J'ai quelque chose à te dire.

La moue esquissée par sa mère s'effaça sitôt. Elle fixa un instant Magda sans rien dire, cherchant sur son visage la trace d'un sourire. La main posée sur la rampe, elle descendit prudemment les dernières marches et fit le tour de la table sans quitter sa fille des yeux. Magda ne pouvait que rester debout au centre de la pièce.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ? Quelqu'un a été désagréable avec toi ?

— Non... non...

— Est-ce que... quelqu'un t'a fait du mal ?

— Maman, non !

Magda se prit la tête entre les mains.

— En fait... Abel... Abel et moi, on va...

Sa tête lui faisait mal. Cassia se précipita et la retint avant qu'elle ne perde pied. Aussitôt, Magda lança ses bras à son cou et fut secouée de violents sanglots.

Cassia la serra contre son cœur.

— Dis-moi tout.

L'adolescente raconta son secret à sa mère. Ses rencontres avec Abel à l'abri des regards, l'absence de ses menstruations, les premiers signes. Cassia l'écouta sans intervenir, sans la juger.

Magda pleura beaucoup dans les bras de sa mère. Puis elle ferma les paupières, douloureusement, et, ivre de larmes, tomba de fatigue. Cassia l'amena dans la chambre,

l'aida à s'allonger, étendit sur elle les couvertures et la berça longuement, jusqu'à ce que la jeune fille sombre dans un sommeil profond, assommée.

La nuit arriva, et Magda demeura enfermée dans un cocon de draps chauds, se claquemurant dans les dernières miettes de son enfance. Cassia se montra au moment du repas, lui apportant une assiette contenant quelques morceaux de pommes de terre, dés de viande et champignons. L'œil vide, Magda la regarda s'asseoir sur le matelas et se força à manger avant de replonger sous les couvertures. À l'heure du coucher, ses sœurs se glissèrent en silence dans le lit qu'elles partageaient, prenant garde de ne pas la déranger.

Malade dans son corps et son esprit, elle se ferma au monde extérieur jusqu'au lendemain.

Être femme dans un monde gouverné par la Main signifiait ne pas être libre. Dans les écrits de la Main, la conception d'un bébé apportait bonheur et prospérité. L'apanage de la femme était d'incarner dans son propre corps le réceptacle de la vie et de participer au repeuplement d'un pays ravagé par la guerre. Ainsi disaient les dogmes de la Main.

Sauf que Magda avait perdu foi en la Main depuis longtemps.

Réfléchis, évalue tes possibilités. Tu ne peux pas attendre.

Ses possibilités... Quelles étaient les possibilités pour une fille comme elle ? Elle n'avait ni argent ni appuis. Elle avait pour seuls talents ses aptitudes scolaires et sa capacité à attraper les mouches. Ridicule.

Évalue tes possibilités.

VILLA ANIMA

Magda grinça des dents. Pourquoi ne pouvait-elle être une fillette irresponsable un jour de plus ?

Allez, idiot, utilise ta tête. Il doit bien y avoir un moyen d'échapper à cette vie-là. Tu n'as pas résisté jusqu'à aujourd'hui pour baisser les bras sur la ligne de départ.

Une fille sans formation scolaire et sans écharpe spirituelle ne pouvait espérer autre chose que le mariage et les enfants... Mais Magda n'était pas une fille dépourvue d'éducation. Ses résultats lui avaient permis de terminer son cursus de manière anticipée. Cela signifiait qu'elle pouvait, contrairement aux autres, exercer un travail rémunéré. Seulement si elle n'était ni mère ni veuve.

Quelle situation pour une jeune mère ? Elle n'aurait pas accès au travail. La loi l'interdisait. Elle n'aurait d'autre possibilité que de vivre aux dépens d'Abel, si celui-ci était autorisé à faire d'elle son épouse.

Peut-être restait-il l'interruption de grossesse ? Mais celle-ci n'était accordée que dans de rares cas, uniquement si...

Magda se redressa d'un bloc.

Demander une interruption de grossesse. Contacter les autorités de la Main. Présenter les épreuves.

Oserait-elle ?



Le lendemain, Abel se manifesta à la première heure.

Quand il frappa à la porte, les voisins à l'affût se penchèrent aux fenêtres, murmurant et se renvoyant des

œillades. On voyait rarement un jeune homme aussi bien vêtu dans le quartier.

Endimanché et peigné, la joue rouge et flasque là où son père l'avait frappé, Abel fut invité dans la cuisine dans laquelle l'attendaient Cassia et Magda. Ses souliers étaient cirés, sa redingote ajustée. Ses basques noires lui pendaient jusqu'aux genoux. Déglutissant, il tira sur le col blanc éclatant de sa chemise. De toute sa vie, Magda n'avait vu de vêtement plus blanc et lumineux que la chemise d'Abel lorsqu'il lui demanda sa main.

Magda se tordait les paumes. Ses doigts étaient gourds d'anxiété. À côté d'elle, son éternel soutien, sa mère, lui tenait l'épaule. Jamais elle n'oublierait le calme olympien dont avait fait preuve Cassia quand elle lui avait annoncé être enceinte. Calme, elle demeura lorsqu'elle la borda dans son lit, calme encore lorsqu'elle lui demanda si Abel « prendrait ses responsabilités », calme toujours ce matin-là en l'éveillant avec une douceur inégalée, repoussant derrière son oreille les mèches noires qui s'étaient égarées sur son front dans le courant de la nuit. « Je suis là, ma toute belle, je suis là », avait-elle chuchoté en l'embrassant sur le front.

Si Magda et les siens ne possédaient pas les moyens de la famille d'Abel, ils étaient liés, entre eux, par un amour indéfinissable. Là encore, face au trouble de sa fille, le regard de Cassia se fit tendresse, sa paume pressa affectueusement son bras. *Je suis là*, disaient ses yeux. Magda lui sourit, même si, au bord de ses paupières, une rougeur trahissait sa propre peur.

Être mère, être Cassia. Magda ne le pourrait jamais.

La jeune fille reporta son attention sur Abel qui se tenait droit. Bien que visiblement perclus de douleur,

VILLA ANIMA

il gardait la tête haute. Ses joues étaient rougies par le froid et par les coups de son père, ses lèvres craquelées par le vent sec. Magda ne pouvait qu'imaginer l'enfer que lui avait fait vivre son père, la rage de celui-ci en apprenant que son fils n'épouserait pas sa cousine de Haute-Hâne, vierge comme au premier jour, d'une blancheur diaphane. La violence des coups, les menaces, Magda les lisait dans le regard d'Abel, dans sa façon de se tenir, de marcher dans la cuisine jusqu'à elle. Ses talons ne faisaient pas un bruit sur le carrelage défoncé.

Sa présence semblait déplacée dans ce décor de murs tachés. Il était trop pâle, trop mince, avec ses cheveux d'or délavé et ses doigts délicats de musicien.

Abel se mit à parler.

Malgré tout l'amour que lui portait Magda, aucune de ses paroles ne l'atteignit. Ses oreilles bourdonnaient, son sang grouillait comme un torrent. Une énergie folle crépitait dans sa poitrine.

Tu peux le faire et tu vas le faire.

À la première larme de Cassia, Abel se rapprocha de Magda, prit sa main entre les siennes. Cérémonieusement, il la porta à ses lèvres en s'inclinant. D'un mouvement gracieux, il posa un genou à terre et leva vers elle ses yeux clairs.

Magda avait l'impression de le voir pour la première fois. Non pas dans son affection, elle connaissait le goût de sa bouche ; non pas dans sa douleur, elle savait la cuisante souffrance du coup qu'il arborait à la joue.

Magda le voyait pour la première fois dans toute sa complexité.

Dans sa subtile beauté et la véracité de ses sentiments.

LA COQUILLE SE FENDILLE

Abel ne lui demandait pas sa main par devoir. Il lui demandait sa main parce qu'il désirait sincèrement lier son futur au sien. Cela rendait la tâche de Magda d'autant plus difficile.

— Lève-toi, murmura-t-elle.

Le regard du jeune homme se fit incrédule. Magda parlait d'une voix très basse et très douce.

— Tu n'as pas besoin de t'agenouiller devant moi. Je sais que tu m'aimes, et je sais que je t'aime. Je veux, moi aussi, passer le restant de ma vie avec toi, Abel. Toi et moi, pour toujours, rien que nous deux. Mais ça ne doit pas se passer ainsi, pas maintenant, pas parce qu'on a peur, pas à seize ans. S'il te plaît, ne pleure pas, je t'aime.

Abel se releva devant elle, ses doigts entremêlés aux siens. Cassia étreignit les adolescents comme s'ils avaient tous deux été ses propres enfants. Abel et Cassia observèrent Magda, inquiets, sans comprendre.

La jeune fille fut surprise de découvrir en elle, après tant d'émotion, une détermination naissante. Elle se battrait, comme le lui avait conseillé sa petite voix. Elle se battrait, avec ses propres armes, à sa manière. Pour elle et pour toutes les autres.

— Je vais relever les défis de la Villa Anima.